

Lucienne surfe sur la

Lucienne détache la feuille de la veille de son éphéméride. Aujourd'hui, nous sommes le 12 Avril 2050. Elle esquisse un sourire espiègle en lisant la blague inscrite sur le feuillet du jour.

Il ne faut pas oublier d'arroser les plantes. Lucienne s'empare de son petit arrosoir en plastique jaune, et elle le remplit dans l'évier de la cuisine. Elle ferme le robinet, puis parcourt sa maison, arrosant chacune des plantes vertes et fleurs, détrempant le terreau des pots en terre cuite posés sur les commodes, au centre de la table de la salle à manger, à même le sol du salon, dans les jardinières des bords de fenêtre. Une fois sa tâche accomplie, elle range son petit arrosoir dans le placard sous l'évier. Elle regarde distraitement par la fenêtre. Il fait beau dehors, quelle belle journée pour une balade. Elle consulte sa montre, et s'assure qu'elle a encore le temps d'aller se promener : il lui reste 34 minutes et 16 secondes avant son rendez-vous. Elle ne peut s'empêcher de s'amuser de sa propre ponctualité.

Ni une ni deux, elle enfle ses chaussures, attrape son chapeau et son bâton de marche. Elle avait raison : une belle après-midi de printemps s'annonce. Pourtant, malgré les températures douces et le soleil brillant, les rues de Calais sont désertes. Pas une voiture, pas un badaud. Pas même un chat errant. Le silence de la ville n'est brisé que par le frappement sec de son bâton de marche sur le trottoir, se répercutant contre les murs. Les semelles de ses chaussures résonnent même sur l'asphalte au rythme de sa démarche claudicante. On pourrait presque croire que Lucienne, 75 ans, est la seule habitante de la ville ; ce qui, à cet instant, n'est pas totalement faux.

La vieille femme marche jusqu'au bord de mer. La Manche est agitée, de grosses vagues viennent s'écraser contre la berge dans une traînée d'écume. Elle ferme les yeux, son visage ébloué par quelques timides embruns. Lucienne a toujours adoré la mer, et elle affectionne particulièrement les différents modelages de sa surface que façonne le vent. Tantôt lisses et plats, tantôt bosselés et agités, elle doit avouer qu'elle préfère les flots quand ils sont déchainés, balayés par de violentes bourrasques. Bien plus que la houle régulière, elle admire les vagues amorphes et sculptées différemment les unes des autres. La vieille femme rouvre les yeux, et contemple le large comme elle l'a tant fait au cours de sa vie. A l'horizon, le ciel s'assombrit. Il ne faut pas qu'elle tarde à rentrer. Il se pourrait que son rendez-vous soit avancé de quelques minutes. Elle fait le chemin en sens inverse pour regagner sa maison. Elle hâte le pas, accélérant la valse du bâton contre le bitume.

De retour chez elle, elle allume sa bouilloire. Rien de tel qu'un thé bien chaud avant un rendez-vous important. Elle emporte sa tasse fumante dehors. Elle s'assoit dans la chaise en plastique blanche qu'elle a positionné à l'ombre de l'arbre de sa petite cour, à l'arrière de sa maison. Elle tourne la chaise face à la mer. La vue n'est pas dégagée, mais on peut apercevoir un morceau de la côte au loin, entre deux bâtiments. Le ciel est de plus en plus noir, le soleil se dissimule sous de gros nuages, quelques gouttes commencent même à se faire sentir, mais Lucienne ne veut pas rentrer s'abriter. Elle attendra son rendez-vous dans la cour de son jardin, sur sa chaise, face à la mer, en buvant son thé brûlant à petites gorgées.

Le silence de la ville déserte est désormais rompu par la symphonie improvisée par les feuilles d'arbres secouées par le vent. Lucienne ressert les pans de son gilet en laine, entourant sa tasse chaude de ses deux mains. Elle se laisse bercer par le sifflement du vent, méditant sur l'importance de ce

rendez-vous imminent. Elle n'aurait pas cru devoir le programmer aussi rapidement, elle pensait pouvoir attendre quelques années encore.

Un oiseau fend brusquement le ciel, laissant échapper un cri strident. Lucienne est étonnée, il y a bien un mois que les oiseaux avaient déserté les lieux, bien avant les habitants de Calais. Il faut dire que les animaux sentent toujours les catastrophes imminentes avant les humains. Son propre chat, Minette, avait disparu il y a deux semaines, comme tous les chats de la ville, domestiques ou de gouttière. Elle se sent bien seule, désormais, sans cette boule de poil pour venir se pelotonner sur ses genoux et lui tenir compagnie.

Tout le monde est parti. Il ne reste plus personne en ville. Lucienne l'avait compris en observant les embouteillages se former dans les rues, les voitures surmontées de coffres de toit, les remorques attelées et les piles de valises bouchant les vitres arrières. Elle avait vu ses enfants partir aussi, avalés dans les flots de déserteurs pressés. Ils l'avaient soudoyée, suppliée de partir avec eux. Ils avaient beaucoup pleuré. Elle leur avait souri. Sa vie était ici. Elle était née ici, elle avait vécu ici. Elle mourrait ici. Elle ne partira pas.

Ils fuient cette vague immense en provenance du large qui va s'abattre de plein fouet sur les côtes de Calais, et engloutir la ville. Tout va être submergé jusqu'à ce qu'il ne reste plus que les sommets des plus hauts buildings perçant timidement l'étendue d'eau. Ce phénomène qui, par le passé, aurait fait la une des journaux télévisés, n'impressionne désormais plus grand monde. Il est devenu ordinaire, presque quotidien : la plupart des petites îles du Pacifique ont été submergées, et les côtes des continents reculent peu à peu, avalées par l'océan. La faute au réchauffement climatique, à la fonte des glaces et à la montée du niveau de la mer. La catastrophe était imminente, elle a juste quelques années d'avance par rapport à ce qui avait été prévu. D'ici 2055, la mer aurait de toutes façons balayé Calais des cartes du monde, mais la tempête Marina, la plus violente du siècle, allait souffler sur la ville dans les prochaines minutes, créant dans son sillage une vague terriblement puissante et dévastatrice. La prévision de la tempête avait soufflé un air d'apocalypse sur la ville, et tous avaient été gagnés par la panique. Tous, sauf Lucienne. Elle avait écouté la nouvelle avec calme, une expression apathique sur le visage, une lueur sereine brillant dans ses yeux bleus.

Malgré l'annonce de cette catastrophe climatique, elle avait voulu rester. Elle veut voir ça de ses propres yeux. Elle qui aime tant la mer, l'océan, les vagues. Elle veut vivre tout cela, elle veut sentir les vagues lécher sa pelouse, ses pieds, son corps. Si cette ville qu'elle aime tant doit disparaître, elle veut partir avec elle. Le rendez-vous de Lucienne, c'est cette vague offerte par Marina.

Elle n'a pas peur de la mort, ni même de la noyade. Elle ne sait même pas nager, mais qu'importe. Elle ne s'est jamais sentie aussi vivante qu'à cet instant, assise sur sa chaise de jardin, une tasse de thé entre les mains, fixant le large. Elle attend l'ultime vague de son existence, la plus belle d'entre toutes. Et quand elle s'approchera, Lucienne ouvrira les bras, elle l'accueillera comme si elle l'avait toujours attendue. Elle fixera la faucheuse encapuchonnée qui viendra la chercher sur sa planche de surf – Lucienne glousse à cette idée.

Le vent se fait de plus en plus violent, le ciel se couvre de nuages noirs et épais. Ça y est, au loin, la vague se forme. Lucienne est fascinée par tant de puissance ; en tendant l'oreille elle entend déjà le remous infernal des eaux. Elle a hâte de la voir de plus près, de s'incliner face à la grandeur de la Nature. Elle avoue honteusement que le réchauffement climatique lui aura au moins permis de finir

ses jours dans un endroit qu'elle aime, sans être sénile et enfermée dans une maison de repos. Elle pourra enfin rejoindre son bien-aimé qui l'a quitté depuis dix longues années, son frère, et tous ceux qu'elle aime dans un au-delà qui n'existera que pour elle. Cependant son cœur se pince quand elle pense que cette même Nature, qui s'apprête à détruire la ville qu'elle aime tant, ne fait que prendre sa revanche sur les horreurs que lui ont fait endurer les Hommes. Ça oui, leur comportement aura été odieux, abject. Elle-même n'a pas toujours été exemplaire. Lucienne se sent honteuse quand elle pense aux abominations et aux absurdités dont sont capables les êtres humains. Peut-être que son refus de quitter Calais sonne comme un acte de rédemption au fond de son cœur. Elle comprend ses fautes, elle s'en excuse, même si elle sait qu'il est trop tard. Il est temps que la Nature reprenne la partie en main, qu'elle impose ses règles du jeu et qu'elle redistribue les cartes.

Lucienne sirote le fond de son thé. Elle consulte sa montre. Finalement, son rendez-vous est pile à l'heure. Elle se penche pour poser sa tasse vide à même la pelouse, puis elle croise les mains sur son ventre rebondi. Elle s'appuie contre le dossier de sa chaise en plastique, et contemple le spectacle qui s'offre à elle. La vague ; elle est là. Elle engloutit tout à une vitesse impressionnante. Elle est superbe. Lucienne sourit. Il fait beau, et la température extérieure est douce. C'est une belle journée pour une baignade.